ANDRÉ FERMIGIER

CHRONIQUES D'HUMEUR

AVANT-PROPOS
DE PIERRE NORA

PRÉFACE ET CHOIX
DE JEAN-MICHEL GARDAIR

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

« Il faudra t'occuper de mes articles, fais-toi aider. » Quand André Fermigier m'a laissé cette consigne avant de mourir d'un cancer du poumon, en mai 1988, à soixante-quatre ans, je me doutais bien que si la tâche à laquelle il s'était lui-même toujours refusé de son vivant, malgré mes objurgations, ne devait pas être si facile à réaliser, elle serait surtout pour nous, ses amis et ses admirateurs, un intense plaisir de relecture. Quelle incroyable gaieté de plume! Quelle autorité de l'œil et du jugement! Quelle fécondité, quel naturel dans tous les registres de la culture! C'est la correspondance à bâtons rompus d'un homme d'un autre temps qui fait revivre sur les vingt ans de la croissance toute la saveur d'une France qui fut la nôtre et qui n'est déjà plus.

Ces merveilleuses chroniques, nous les dévorions en leur temps les unes après les autres en regrettant parfois, il faut le dire, qu'un pareil talent d'écrivain – la plupart du temps supérieur à celui des monographies sur Picasso, Bonnard, Toulouse-Lautrec, Courbet, Millet, au demeurant modèles de fermeté et de précision – se disperse et s'épuise dans le journalisme à la petite semaine sans déboucher sur ce que quiconque le connaissant ne pouvait qu'attendre de lui : une œuvre de grand essayiste complètement à contre-courant de son époque, de cri-

tique et d'historien d'art, un mélange tout personnel du Stendhal des Mémoires d'un touriste *et du Thibaudet des chroniques de la* N.R.F., *d'Émile Mâle et de Valery Larbaud amoureux du « cœur frais de la France », du Max Jacob de la rue Ravignan qui « est celle que j'adore » et de l'austère Focillon de* La Vie des formes. *Eh bien cette œuvre, ô surprise! à la relire aujourd'hui d'affilée, elle est là, toute faite, toute fraîche, et plus vivante encore de ne s'être jamais astreinte à des formes fixes et des cadres préfabriqués. Il suffisait de la rassembler. Mais comment ?*

*Nous avons en définitive opté, à partir des articles de l'*Observateur *et du* Monde, *pour trois recueils de caractère très différent*[1]. *L'un qui, dans la collection de la revue* Le Débat *et sous le titre* La Bataille de Paris, *retrace ses inlassables et courageuses campagnes pour la défense des Halles, de la gare d'Orsay, du patrimoine du* XIXe *siècle qu'il a tant contribué à revaloriser, jusqu'à sa grande bataille perdue contre la Pyramide du Louvre. Présenté et annoté par François Loyer, il restera comme un témoignage peut-être unique sur la période qui a autant transformé Paris que les années d'Haussmann. L'autre, dans la collection de Jean-Loup Champion, « Art et Artistes », où Françoise Cachin regroupera prochainement les grandes chroniques d'art et les principaux comptes rendus d'exposition, depuis le premier article sur le Douanier Rousseau, au titre génial, « Un autodidacte qui n'a rien appris », jusqu'à l'éreintement des contemporains au titre non moins éloquent : « Des pièges à quoi... ? ». Lui aussi témoignera d'une époque qui, sous l'impulsion d'une nouvelle génération de conservateurs, a vu l'engouement du public pour les grandes rétrospectives et les volumineux catalogues. Et puis, présentés*

1. Aucun ne se serait fait sans Catherine Fotiadi, sa collaboratrice à Folio classique, reine au « royaume d'Acribie » (sur ce mot fermigiesque, voir la dernière chronique de ce volume).

Extrait de la publication

par Jean-Michel Gardair, ces petits chefs-d'œuvre que voici, où le plus éclatant de Fermigier, le plus intelligent, le plus méchant, le plus drôle, le plus savant pétarade allégrement du musée de province inattendu aux étoiles du Michelin, passe de la Callas à Viollet-le-Duc, de la défense de l'école républicaine à la charge contre toutes les modes de l'avant-garde, des Batignolles d'avant guerre aux circuits écartés de France et de Navarre, festival d'art, de gastrologie, de critique littéraire et d'évocation de paysages; sans parler de ces homériques voyages de l'été – « Roulez à gauche », « La vie de château », tant d'autres... –, véritables morceaux de bravoure dont les lecteurs de l'ancien Observateur, *ont gardé un inoubliable souvenir, vingt ans après. J'envie ceux qui vont les découvrir.*

PIERRE NORA

PRÉFACE *

Nous avions un lieu commun : Florence, mais c'était un malentendu. Nous y avions séjourné à des époques différentes – lui de 1951 à 1954 – et nos chambres ne donnaient pas sur la même vue. Lui qui en connaissait par cœur tous les musées et toutes les églises, plus quelques bonnes tables, il faisait semblant de m'interroger sur l'Italie des livres et des Italiens, tout en rêvant à travers moi à je ne sais quelle Italie perdue de sa jeunesse (que sa jeunesse même n'avait pas su saisir). Il était mon guide de la France.

Mais ai-je connu Fermigier ? J'en ai souvent douté. Avant même que ses amis de toujours, rencontrés depuis sa mort, me disent : « Ah ! vous n'avez pas connu l'André qui..., l'André que... [1] » En effet. Mais la grande découverte (tout avait commencé pour moi avec *Le Monde*), la surprise des surprises, le Fermigier inconnu m'attendait dans les pages

* Jean-Michel Gardair, professeur à l'Université de Paris IV, a notamment collaboré avec André Fermigier à l'occasion des préfaces de Folio classique et Poésie/Gallimard. Il a par ailleurs traduit et présenté *La Jérusalem délivrée* du Tasse (Garnier, 1990).

1. Je m'avise, en le relisant, que la phrase qui précède lui appartient (à lui et à quelques autres) : « il y avait là une tête de veau, une tête de veau qui..., une tête de veau que..., sans cervelle il est vrai, mais cela n'a pas d'importance, une tête de veau enfin. »

Extrait de la publication

de l'*Observateur* (*France Obs.*, puis *Nouvel Obs.*) où je dévorai tous ses articles d'une seule traite : quel torrent! quelle liberté! quelle jubilation! On a l'impression qu'il pouvait tout dire, tout se permettre (y compris, dans le temple du progressisme et de la modernité, de tirer à vue sur toutes les avant-gardes : le Nouveau roman, *Tel Quel*, Barthes, la VIe Section des Hautes Études, etc.). Moins parce qu'on lui en laissait la liberté (et la place), par la grâce d'une écoute lisse et d'un public gagné d'avance, que par une sorte d'euphorie d'enfant prodige sous le regard d'une mère aimante : on pense aussi à l'abandon de Kafka avec ses sœurs, à la verve du sombre Leopardi en compagnie des petites filles.

Liberté d'abord à l'égard de lui-même : il est tout entier dans chacune de ses phrases. Chacune d'elles est signée. Mais chaque fois d'un nom, d'un auteur différent. Ce style, qui coule de source (la source des « humeurs »), parle comme un livre, que dis-je, comme une bibliothèque où se bousculent pêle-mêle Jules Renard et Hugo, George Sand et Rousseau, Michelet, Bossuet, Flaubert, Stendhal, Maupassant, Valery Larbaud, Gide (le Gide de *Ne jugez pas*), Nerval, Racine, Montaigne, Rabelais, Baudelaire et Mallarmé, Virgile et Cicéron, Proust et compagnie (Saint-Simon et Mme de Sévigné qui lui ont tout appris, sauf le portrait). Cette abondance, cette facilité, cette « éblouissante faconde » (qui l'enchantait dans le palais Garnier), bref, ce naturel est hyperlittéraire. La signature n'est qu'un masque aux cent visages. Sans jamais disparaître tout à fait, elle s'estompera peu à peu au fil des ans derrière le masque nu de l'écrivain tel qu'en lui-même enfin.

Chacun des grands airs de Fermigier (de ses « arias », Callas, oh! Callas...) est à la fois un autoportrait, un hommage à ses écrivains préférés et la naissance d'un auteur, formé à la

grande école du pastiche proustien, qui fait ses gammes déguisé en interprète. Il joue au style et c'est le style même.

André comme Félibien, comme Chastel, son collègue au *Monde* et en Sorbonne (comme Malraux aussi, qu'il exécrait) : l'histoire de l'art lui tendait les bras. Mais également voué, par ce même prénom, au « côté de Saint-André-des-Champs », farouchement attaché à ses formes et à ses règles qui « font la grandeur de la France, sa grandeur d'âme », non sans y ajouter, comme Françoise (ou sa Françoise à lui, Madame Andrée « qui commande [son] ménage avec une autorité sans réplique »), les « principes égalitaires de 1789 » et, de son propre cru, les valeurs morales de l'école républicaine, laïque et obligatoire; l'école de Michelet : « Si, malgré tant de " vipères ", de petits princes, de petits singes et de petits riens, la France est un pays où on peut aujourd'hui encore vivre, c'est un peu parce que des générations d'instituteurs ont fait lire dans nos écoles l'*Histoire de la Révolution* et la *Bible de l'Humanité.* »

Il a pour exalter le génie « francigène » de Viollet-le-Duc, son grand homme, le langage de Proust opposant Bloch à Saint-Loup : « le goût Viollet-le-Duc, c'est exactement le contraire du goût Rothschild. »

Viollet-le-Duc ou « l'architecture de la vertu ». Oui, la vertu. Fermigier l'égotiste, l'amateur, l'esthète n'a que ce mot à la bouche. Maître-mot « d'une bourgeoisie rousseauiste, frugale, éprise d'hygiène et de confort, mais haïssant le luxe et l'ostentation de la richesse ».

Comme toutes ses semblables, la vertu fermigienne se tient, comme il se doit, à égale distance des extrêmes. Forme par excellence du goût français, elle est aussi éloignée des grandesses et du grand goût louis-quatorziens que du goût Rothschild. Elle aime la mesure et la parcimonie. Se

Extrait de la publication

complaît dans les bonnes façons, la santé, la rusticité, « le dépouillement, le retour aux sources », la bonté (mais oui!), le charme et la gentillesse. Elle se contente de peu (« un petit œuf à la Catherine de Médicis, une petite tranche de jambon, une petite salade, un petit bouillon de légumes, un petit-suisse, un petit bordeaux, un petit perdreau, une petite louche de caviar ») et sait dénicher la modestie où on l'attend le moins, par exemple chez Callas en grande fille toute simple (il est vrai, dans *Tosca*) : « une brave fille, une bouquetière, avec un je-ne-sais-quoi de romain, de " *popolana* " même, qui est aussi touchant que convaincant ». Elle a un faible pour la « vaillance » qui n'est autre, sans doute, que la virilité en esthétique (sa mâle *virtù*, à l'italienne), et se pique, quant à elle, d' « acribie » (« qualité de l'érudit qui travaille avec le soin le plus scrupuleux ») : il y a chez Fermigier du Thomas Mann invoquant l'exorcisme de la philologie (les lettres plus l'histoire) contre tous les démons de l'art.

Vertu aussi que le sens et la conscience de ses propres limites, le refus de se prendre pour un grand critique ou un grand écrivain – ni Proust, ni Ruskin – (vertu qui se perd...), voire pour un écrivain, tout court. Vertu des masques, des pastiches, des fausses signatures, des pirouettes, de toutes les dérobades de la pudeur. À commencer par l'inimitable « nous » fermigien dont, au-delà de la connivence avec les « *dear* lecteurs » et les traînant tous après soi, la feinte *majestas* n'est que l'alibi d'un « je » romanesque inaccompli.

Mesure, enfin, de toutes les démesures que la vertu comblée ou, pire encore, offensée et singeant, tour à tour, les pâmoisons d'une Verdurin ou le dévergondage d'une hystérie à la Charlus, « au bord de la fureur homicide et de l'effondrement nerveux ». Chefs-d'œuvre de drôlerie dans la mauvaise foi, si l'on n'avait le cœur serré à l'idée qu'à force

de monter sur ses grands chevaux, il a fini par les crever à l'assaut d'une pyramide sur laquelle il s'est brisé les reins. Mais ce n'est pas notre sujet.

À nous les plaisirs et les jours de la vertu française. Plaisirs culinaires, littéraires, artistiques et touristiques de l'éternel Tour de France d'un « célibataire intensif ».

Il fallait placer en tête les plaisirs littéraires. On a dit de cet Alceste qu'il ne pouvait voir le monde qu'en peinture. En fait, tout commence, avec Fermigier, et tout finit par la littérature. Même en cuisine où la saveur des mets est d'abord la saveur des mots pour la dire. Il déjeune avec Rousseau, dîne avec Maupassant, soupe avec Balzac [2].

À moins que, par un juste retour des choses, la cuisine n'offre au critique d'art ses métaphores toutes faites; la boucle est bouclée : « Chardin, c'est la table d'une jolie bourgeoise un peu dévote et gourmande avec précaution, chez Manet on déjeune d'une tranche de jambon et d'un bouquet de violettes, Millet nous offre le bol de soupe qui réchauffe, réjouit les intérieurs et fait le corps dispos pour le travail de la journée [3]. »

Quant à la critique d'art, elle est peut-être aussi pour lui une façon de faire, sans le dire, de la critique littéraire, à laquelle il ne croit pas, du moins, c'est le cas de Proust, quand la littérature est bonne; tout est dit et l'on vient trop tard : « L'œuvre de Proust est en effet si claire, si analytique et explicite qu'elle se suffit parfaitement à elle-même et démontre mieux qu'aucune autre l'absolue inutilité de la critique et peut-être de l'histoire littéraires : pas un mot à y

2. Raison de plus – il y a de quoi vous tourner la tête – pour se méfier de ses bonnes et mauvaises adresses : « Ne suivez pas le guide ! »; d'autant que, depuis la date de ces articles, la roue de la Fortune – « la fortune du pot » – a fait plus d'un tour.

3. *Millet*, Genève, Skira, 1991, p. 105.

ajouter ou à expliquer; tout est dit et mis en place sans une équivoque ou une défaillance, sans un seul pan d'ombre. »

Mais gare, aussi bien, à se fier aux écrivains, ces menteurs de profession, à commencer par Proust : oh! le clocher d'Illiers « laid comme il en est peu en France! », « aubépines introuvables »! ô « Vivonne (le Loir) qui est bien le plus vilain et insignifiant ruisseau de France »!

La conclusion, Fermigier ne recule devant aucun paradoxe, n'en est pas moins en faveur de la reine des métamorphoses : « on peut imaginer d'autres méthodes mais il est bien vrai que, si l'on cherche quelques raisons de croire encore à la littérature, c'est à Illiers qu'on les trouvera. »

Mais qu'en est-il du pauvre voyageur égaré sur les traces méconnaissables de ses poètes et romanciers bien-aimés? « Qui reconnaîtrait Issoudun, Saumur, Sancerre à travers ce qu'en a dit Balzac? Je me suis promené vingt fois à Tours sur la place de la cathédrale sans que me vienne à l'esprit une seule phrase des sublimes premières pages du *Curé de Tours*, que pourtant je sais par cœur. Et sur quelle carte retrouver le Valois de Nerval, le Cotentin de Barbey d'Aurevilly? Les seuls guides qui ne nous égarent pas sont les romanciers régionalistes. » Passé le premier mouvement de mauvaise humeur et de médisance compensatoire (Proust lui-même n'y échappe pas), la trahison des maîtres est la véritable chance de l'écrivain « malgré lui », le Sésame qui le livre à lui-même en lui ouvrant toutes grandes les portes d'une France buissonnière, inédite et inépuisable. La France du temps perdu et retrouvé, des locutions et traditions populaires, « trésor humble et touchant de vertu et de mémoire », comme « ces contes que l'on pouvait encore recueillir il y a vingt ans [nous sommes en 72], de la bouche d'Euphrasie Pichon, bergère à Montcocu, près d'Éguzon, dans l'Indre. Euphrasie Pichon! »

X

Extrait de la publication

Qui a dit qu'il n'y avait pas de portraits chez Fermigier ? On en trouve à toutes les pages. Mais ce sont des portraits de provinces, qu'il apostrophe comme des amantes, de villes, de bourgs, de départements « pimpants et bénins » ou « noirs et velus », de « petits châteaux gris ». Et quelle mise en scène ! Voyez, sans frémir si vous en êtes capables, voyez Clermont et son décor d'échafaud pour une lecture publique de *S/Z*, avec « ses noirs palais, l'austérité poignante, féroce, de ses quartiers anciens », « sans parler de la beauté de ses environs et surtout peut-être de ce climat si jupitérien, de ces ciels violets et furieux, de la présence presque constante de la foudre, de cette atmosphère d'Olympe volcanique qui est parfaitement symbolisée par l'éclair, le zigzag frénétique de la statue de Vercingétorix, dont le galop traverse la place de Jaude et qui est due au ciseau de Bartholdi, l'auteur de la statue de la Liberté ».

Il y a une telle présence du paysage chez Fermigier, proprement hypnotique, que, comme il le dit lui-même, c'est le comble, elle « ralentit parfois un peu l'élan de la curiosité esthétique » qui depuis Baudelaire, son saint patron, est d'abord une question de nerfs. « Nos nerfs ! Nos pauvres nerfs ! Nos merveilleux nerfs ! »

Mais qui croire, le Fermigier qui disait détester la campagne (« on s'ennuie, on est dévoré par les guêpes ») ou celui qui sait en parler de façon si sensible et si poétique ? Celui qu'exaspéraient les enfants ou l'ogre insoupçonné qu'éveillent en lui, avec une véritable fringale de chair fraîche, les merveilleux marmousets joufflus de Carpeaux ? Celui à qui les animaux de compagnie (ne parlons pas de leurs saletés) arrachaient des cris d'orfraie ou celui qui a des mots aimables pour Polydore et Gredinet, stars du chenil de Louis XV, léchés par le pinceau d'Oudry ?

XI

Extrait de la publication

La France de Fermigier c'est aussi Paris, ses champs de bataille où, encore une fois, nous nous garderons de nous aventurer, et ses villages, plus province que nature, qui disparaissent les uns après les autres, jusqu'au dernier, les Batignolles, qui vit les premiers pas du petit André reconnaissant : « Ah ! les gentilles rues, les bonnes petites maisons ! » Les Batignolles, on s'en doutait, « sont vertueuses mais savent qu'il faut de tout pour faire un monde » : la place Clichy n'est pas loin « où ces dames mènent grand train ». Elles sont aussi musiciennes si Fermigier peut y cueillir au marché un charmant alexandrin sur les lèvres d'une « bonne dame » d'un autre genre, vantant « ses melons, ses merlans, ses laitues d'Orléans ». Enfin, alexandrin ou presque : le marché des Batignolles n'est pas la Comédie-Française et on n'y est pas regardant sur les « e » muets.

Se risque-t-il hors de nos frontières, c'est pour y retrouver la France.

En Allemagne avec Hugo, « la joie au cœur et *Le Rhin* en poche ».

En Angleterre avec Proust, moins par Ruskin que par Odette interposée : il l'accompagne chez Liberty's, ils parlent chiffons, il écrit son « papier » pour les dames : « Jonquilles et narcisses, marguerites et fleurs des champs, branches de vigne et oiseaux courent, jasent, sur la laine, le velours ou le tussor, avec une fraîcheur de source, de prairie, où l'on entendrait un petit air de flûte par un beau matin ensoleillé. » Est-ce à cause du « tussor » ? On pense au *Système de la Mode.* Mais à qui pensait-il, lui, en signalant à ses lectrices « un très élégant burnous en popeline bleue, pour femme malheureuse » ?

En Afrique, il tombe en arrêt devant les étalages de pâtisseries croulant « de gâteaux inexprimablement français » et

Extrait de la publication

s'extasie sur la grâce nervalienne d'indigènes Filles du Feu : « Une femme marche, et c'est un merveilleux navire de mousseline flottant au vent, de coiffures empanachées, de boubous multicolores drapés avec un goût infaillible autour du petit enfant qu'elle porte sur son dos. Elle s'arrête, elle s'assied, et voilà la pose d'éternité. »

Reste l'Italie qu'il célèbre en latin, « *magna frugum parens* », pour renouer avec la rusticité héroïque des premiers temps, et qu'il aimait telle que l'ont vue, non pas Stendhal et Chateaubriand, mais Lamartine et Flaubert, à son retour d'Orient, et Carpeaux jeune homme à la Villa Médicis. « Non pas l'Italie des *diva*, des Sanseverina, des archevêques amoureux. Mais l'Italie des paysans, des pêcheurs, qui, aux rives d'Ischia et de Procida, vivent parmi leurs jardins et leurs vignes aussi simplement qu'aux plus beaux jours du monde antique. » Le paradis perdu d'une Italie que Pasolini était inconsolable de voir sacrifiée sur l'autel du modernisme.

Et pourtant quel abîme entre Pasolini et Fermigier ! La seule idée de les rapprocher a quelque chose d'inconvenant ou de fou. La comparaison avec Arbasino, pour l'érudition, les pastiches et les feux d'artifice, ne tient guère non plus. Fermigier est plus limité, moins audacieux à tous égards, sans doute d'un autre siècle (le « XIXe-XXe » ?), mais plus solide et autrement respectueux de son lecteur, bref, plus classique. Et surtout, comme les pâtisseries sénégalaises, aussi « inexprimablement français » que le cosmopolitisme d'Arbasino peut être naïvement provincial.

Aussi « français » que puissent être ces articles – ô combien ! – ils auraient en tout cas fait les beaux jours de l'une des institutions les plus illustres, bien qu'elle aussi en voie de disparition, du journalisme italien : la « *terza*

Extrait de la publication

pagina », la page des livres, des expositions et des grandes plumes, de Pirandello à Moravia, libres d'y épancher l'encre noire de leur mélancolie ou de faire la roue.

Et s'ils évoquent une parenté plus secrète c'est avec les pages rayonnantes de style et d'intelligence, délicieuses et implacables, de l'historien d'art Cesare Brandi (lui aussi récemment disparu), où brille de tous ses feux l'esprit « du côté de Vignano », un des lieux magiques de la Péninsule, où Stendhal fut amoureux, d'où l'on aperçoit le profil des remparts et des tours de Sienne comme l'apparition d'une Jérusalem céleste et dont ceux qui y furent les hôtes de Cesare Brandi gardent le souvenir d'avoir vécu dans un roman de Tolstoï.

On ne saurait souhaiter séjour plus amène à l'ombre légère d'André.

JEAN-MICHEL GARDAIR

Extrait de la publication

Michelet : la résurrection des justes

La direction des Archives de France présente, à l'Hôtel de Rohan, une exposition consacrée à Michelet. Nul anniversaire à célébrer, nul événement à commémorer, sinon, comme l'écrit M. André Chamson : « L'histoire de France, avec le retour éternel de ses accomplissements : les cathédrales, Jeanne d'Arc, la Révolution et la République. » Rien de plus propre à ranimer le zèle public à l'égard de la forme actuelle que prend le « retour éternel des accomplissements ».

Riche en documents d'archives, l'exposition retrace les divers moments de la carrière et de la vie de l'écrivain : l'imprimerie paternelle, les années d'enseignement, les voyages, l'histoire de France et les « voies de l'amour ». Ces « voies de l'amour », il crut les voir s'ouvrir devant lui, lorsqu'en 1848 il fit la connaissance d'Athénaïs Mialaret, qui allait devenir sa femme et une des plus terribles veuves dont l'histoire littéraire nous ait laissé l'exemple. « Les passions intellectuelles ont dévoré ma jeunesse », écrivit un jour Michelet, et, sans doute, la cinquantaine venue, devait-il

---

France Observateur, 23 novembre 1961.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ANDRÉ FERMIGIER

Chroniques d'humeur

André Fermigier laissait à sa mort, en 1988, une œuvre importante de chroniqueur et critique d'art, parue pour l'essentiel dans l'*Observateur* puis dans *Le Monde*. Bien des lecteurs se réjouiront de retrouver ou de découvrir son extraordinaire talent d'écrivain.

Chargé par lui de publier ses articles, j'ai cru pouvoir les répartir en trois ouvrages différents. L'un qui, présenté par François Loyer dans la collection «Le Débat» sous le titre *La Bataille de Paris*, retrace ses courageuses campagnes pour la défense des Halles, la gare d'Orsay, le patrimoine du XIXe siècle, jusqu'à la bataille perdue contre la Pyramide du Louvre. L'autre, dans la collection «Art et Artistes», où Françoise Cachin regroupera prochainement ses grandes chroniques d'art et ses principaux comptes rendus d'exposition.

Et le troisième, que voici. Jean-Michel Gardair y a sélectionné le plus éclatant de Fermigier, le plus intelligent, le plus gai, le plus comique et le plus féroce. Il passe avec la même virtuosité du petit musée de province aux étoiles du Michelin, de la Callas à Viollet-le-Duc, de la défense de l'école républicaine à la charge contre toutes les avant-gardes, des Batignolles d'avant guerre aux circuits enchantés de la France profonde, dans un festival d'art, de gastrologie, de critique littéraire et d'évocations de paysages. Une lecture tonique.

Pierre Nora

9 782070 722013

91-X A 72201 ISBN 2-07-072201-5 120 FF tc

Extrait de la publication